

Michèle Achard

Argent, c'est plus le pied !

La valeur symbolique accordée à l'argent par un patient va également renseigner aussi bien sur l'organisation de son Moi que sur la qualité du processus de symbolisation qui lui a donné naissance. Car Freud a introduit également l'argent dans une chaîne symbolique dont les éléments essentiels se qualifient comme source et objet de la pulsion. Donc l'argent se voit accorder un pouvoir organisateur de représentations au même titre que l'excrément, le pénis et l'enfant qui sont des objets marqués par les zones érogènes et le vécu corporel. Pour Freud, l'argent est donc une matière première au service de l'activité représentante de la pulsion, à l'instar des zones érogènes à partir desquelles s'organise le saut dans « le psychique »

Nous voyons donc que Freud nous invite à considérer le symbole argent dans une perspective qui s'attache à son efficacité structurale.

C'est pourquoi il a placé les relations financières au cœur même de la pratique thérapeutique et a écrit des considérations techniques à l'usage des psychanalystes.



Source : gallica.bnf.fr/Bibliothèque nationale de France

Pied-fort... Piéfort

Argent, c'est plus le pied ! Un titre qui rappelle l'esprit des années 68 et le langage fleuri qui était à l'honneur en ces temps-là.

Hé bien pas tout à fait : comme vous pouvez le voir en tête de page, le pied en question, c'est une évocation du « piéfort » (pied-fort), une pièce de monnaie dont la première fabrication, sous les rois capétiens, était conçue comme projet monétaire offert aux dignitaires comme cadeau d'honneur ou de plaisir ou encore, comme objets témoins du règne de Philippe Auguste : premier créateur de la monnaie française, celui-ci ornait son chapeau avec ces pièces qui étaient d'un titre plus important que les monnaies couramment échangées.

Leur fabrication est tombée en désuétude au cours du XVIII^e siècle. On en frappe encore, de nos jours, mais de façon très ponctuelle et ils peuvent être réalisés en argent, en or et même en platine.

Pendant longtemps, la monnaie contenait encore de l'argent, elle avait une valeur réelle, en plus d'être un moyen d'échange.

MONNAIE, ANTHROPOLOGIE ET PSYCHANALYSE

À l'origine de la monnaie, il y a une fable, nous racontent Michel Aglietta et André Orléan, dans leur livre « La violence de la monnaie » (1982) : « Au commencement était le communisme primitif. La communauté répartissait harmonieusement les richesses entre ses membres. Puis les tailles des communautés augmentant, elles ont naturellement établi des contacts. De là est né le troc, qui est la forme pure de l'échange et qu'il faut donc théoriser en tant que tel. Les objets s'y mesurent naturellement les uns relativement aux autres. Puis les échanges se ramifiant, le troc devenant de plus en plus complexe, l'usage d'un moyen d'échange s'est imposé par commodité. Ainsi est née la monnaie » (p. 145)

Voilà le grand récit fondateur qui s'enseignait encore en cours d'économie, dans les années soixante-dix, au sujet des théories générales qui relatent l'apparition de la monnaie.

Sauf que c'est un mythe.

Les anthropologues montrent en effet que le troc est l'aboutissement d'une longue période basée sur la rapine, qui était considérée comme un acte valeureux et honorable. Selon Georges Simmel, l'homme primitif avait une aversion certaine pour l'échange ; son impulsion naturelle le poussait à s'emparer de ce qu'il désirait, hors de toute règle. (cf. son livre « Philosophie de l'argent »). Donc, le pillage, la violence, le butin, la rançon, le vol semblent avoir précédé les premiers échanges, qui seraient nés des traités de paix faisant suite au rapt exogamique des femmes.

La rationalité ne serait donc arrivée dans les échanges qu'après une très longue période de violence et de mensonge dans les relations économiques.

En ce qui concerne le don, que les modernes ont tendance à imaginer comme gratuité, il était couplé avec un contre-don, et le mot « contre » laisse à penser que la violence, même si elle était plus civilisée, était toujours présente.

Exemple le plus connu, le « potlatch », que pratiquaient les Indiens d'Amérique, était une sorte de « rivalité jalouse », comme dirait René Girard, où les offrandes étaient présentées dans une sorte de surenchère, qui pouvait aller jusqu'à dépouiller complètement les tribus, pour que soit désignée la plus riche, la plus puissante.

Le don était lié à l'interdit qui frappait les objets les plus convoités (femmes, nourritures spécifiques, armes, métaux...). Le fait d'y renoncer ou de différer la satisfaction de posséder est alors appuyé par une motivation double : la première, c'est le prestige social que confère la richesse donnée, la seconde, c'est le regard des divinités, véritables tiers qui ritualisent l'agressivité et favorisent la dépossession au détriment de la destruction de l'autre.

Sans vouloir faire une confusion épistémologique entre le plan social et le plan individuel, on peut cependant établir une analogie entre l'organisation de l'espace psychique individuel et celle de l'espace social du groupe. Dans « Totem et Tabou », Freud souligne le pouvoir organisateur du mythe, qui exprime un fantasme inconscient en même temps qu'il structure l'organisation psychique.

Ilana Reiss-Schimmel souligne, dans « La psychanalyse et l'argent » (1993) l'analogie entre la dynamique relationnelle du système

don/contre-don et les développements de Freud à propos du stade anal. L'organisation pulsionnelle érotique-anales favorise en effet, elle aussi, l'introduction d'un délai dans la satisfaction du désir, dont témoigne le plaisir de la rétention. Et l'on sait que, pour Freud, l'excrément a valeur de cadeau : l'enfant en fait don à sa mère pour s'acheter son amour.

Quant aux pulsions, non plus érotiques, mais sadiques, de ce même stade anal, elles sont marquées par un double désir de détruire et de dominer l'objet externe – la mère - et constituent à cet égard un temps fort dans le processus de différenciation entre soi et autrui. Vouloir détruire l'autre suppose qu'on l'ait au préalable reconnu autre.

Dans « Sociologie et anthropologie », Marcel Mauss considère que le système don/contre-don évolue d'un côté vers le système tribut/redistribution, de l'autre vers l'achat-vente.

Le système du tribut est celui des grands empires Mésopotamie, Égypte, Perse, Amérique précolombienne qui contraignent les peuples à verser un tribut que l'administration redistribue ; la gestion contribue à favoriser l'écriture, l'usage des nombres et la mathématique. C'est le monarque qui définit les étalons de mesure, car sa parenté avec les puissances surnaturelles en fait une référence centrale qui donne sens à tous les domaines de la vie et assure la cohésion sociale.

Par contre, dans le bassin méditerranéen, la multitude des dieux et des rois, des mythes et des rites favorise le système achat-vente chez les Crétois, les Phéniciens, les Hébreux, les Carthaginois. Les procédures d'achat-vente sont pratiquées par les états ou par les grandes familles comme en Grèce.

L'or et l'argent servent avant tout de moyen d'échange sous forme de lingots, de plaques, de bracelets, de clous, etc. La monnaie semble avoir été inventée autour de la mer Egée quelques centaines d'années avant J-C. La spéculation qui suit la création de ces monnaies provoque l'endettement de nombre d'individus qui sont exclus de la communauté et génèrent des troubles et des crises.

Ces rapports de soumission et de domination entraînent une modalité d'organisation qui conduit à l'établissement de contrats et de monnaies frappées à la marque de l'État. Ce monnayage, apparu d'abord en Grèce et en Lydie au VI^e siècle avant J-C, fait apparaître la triple fonction de la monnaie : unité de compte, instrument de circulation et moyen de thésaurisation, (comme nous l'a décrit Jacques Silvano en début de ce cycle d'étude sur l'argent).

Cette activité, désormais marchande, fait apparaître la sphère du public et du privé, comme le soulignent Aglietta et Orléan : « les rapports marchands portent en eux un type particulier de socialité, ce qu'on appelle le privé, avec ses attributs culturels que sont l'individualisme, le libre cours donné à la rivalité - devenue concurrence, la primauté de l'accaparement sur le don, de l'égoïsme sur la solidarité » (« La violence de la monnaie » page 157).

Toute cette complexité de mythes et de rites, de dieux et de régimes implique pour I. Reiss-Schimmel (ibid. p. 39) un « rapport de causalité circulaire avec le degré de maturité de l'appareil psychique. En même temps que l'épanouissement de ce type de créativité implique le développement d'un Moi suffisamment efficace pour pouvoir se satisfaire de vérités relatives, il est de nature à orienter le travail de représentation vers l'acceptation de la différence, de la limite et du non

identique à soi ».

On peut ainsi considérer que le travail de symbolisation a pu produire des combinaisons nouvelles, ouvertes, fondées sur des représentations d'objet total et témoignant, par conséquent, de la stabilisation de l'unité du Moi.

L'ARGENT SELON FREUD

Pour Freud, ce sont les modalités d'intégration de l'érotisme anal qui déterminent la valeur symbolique de l'argent. Mais on peut observer deux conceptions différentes du symbole argent. Celle de 1917, où il décrit le destin « normal » de l'évolution libidinale, qui part de l'excrément-cadeau conçu comme objet d'échange, suivie d'un travail d'élaboration fait dans le sens d'une maturation croissante lorsque l'organisation génitale se met en place. Plus tard, en observant l'Homme aux loups, Freud dégage un destin pathologique de l'organisation pulsionnelle, avec un tableau clinique dominé par la régression à un mode de fonctionnement pré-génital.

Dès 1908, Freud repère dans sa clinique que « la constipation habituelle des malades nerveux » cède, soit par la suggestion hypnotique, soit « lorsqu'on touche le complexe d'argent des patients et qu'on leur donne la possibilité de le faire accéder à la conscience avec toutes ses relations » (Freud, « Caractère et érotisme anal » p. 147). Il remarque que les personnes particulièrement ordonnées, économes et entêtées ont été des enfants qui « se refusent à vider leurs intestins lorsqu'on les met sur le pot, parce qu'ils tirent un gain supplémentaire de plaisir de la défécation ». Ce plaisir de l'enfant persiste chez l'adulte en raison « d'une accentuation érogène fortement marquée de la zone anale ». Comme l'érotisme anal appartient à ces composantes de la pulsion transformées par le Moi sous l'influence de l'éducation, il réapparaît sous la forme de certains traits de caractère, « processus qui mérite le nom de sublimation » (p. 145 *ibid.*). Autrement dit, ayant subi un refoulement, l'investissement des fèces se transforme en un investissement de l'argent, symbole fourni par la culture. Chez certains individus, le fait que l'argent soit devenu le centre de leurs préoccupations s'explique par la fixation de la pulsion aux plaisirs auto-érotiques procurés par la zone anale.

En 1913, dans son article « La disposition à la névrose obsessionnelle », Freud sent la nécessité d'introduire un stade « situé avant la configuration finale, dans lequel les pulsions partielles sont déjà concentrées sur un choix d'objet, où déjà l'objet se confronte à la personne propre comme à une personne étrangère, mais dans lequel le primat des zones génitales n'est pas encore instauré ; les pulsions partielles qui dominent cette organisation pré-génitale de la vie sexuelle étant bien plutôt les pulsions érotico-anales et sadiques » (p. 197).

Le commentaire de I. Reiss-Schimmel, c'est la question de savoir si l'amour précède la haine. Elle note aussi que le concept d'ordre pré-génital, qui décrit le détachement des pulsions partielles du domaine de l'auto-érotisme, annonce la répartition d'énergie entre investissements narcissiques et investissements objectaux. Elle poursuit en remarquant que cette interrogation de Freud sur les pulsions partielles anaales lui fera développer sa théorie de la chaîne symbolique (« Sur les transformations des pulsions, particulièrement dans l'érotisme

anal » 1917) : Freud se sentant obligé de rompre le lien univoque qu'il avait établi entre le symbolisé « excrément » et le symbole « argent », il établit la théorie que l'excrément est le point de départ de trois chaînes symboliques qui rendent compte des déplacements des investissements à mesure que se transforment les pulsions et qu'entrent en scène des productions liées à la pulsion génitale ; dans cette description, une seule des trois chaînes symboliques a pour point de départ l'excrément. Freud justifie cette modification ainsi : « L'enfant ne connaît pas d'autre argent que celui qu'on lui donne ; il ne connaît ni l'argent gagné ni l'argent personnel, hérité. L'excrément étant son premier cadeau, il transfère aisément son intérêt de cette matière à cette matière nouvelle qui, dans la vie, se présente à lui comme le cadeau le plus important » (p. 110, *ibid.*). Cette troisième chaîne symbolique, qui lie l'excrément au cadeau et à l'argent, c'est l'amour pour l'objet mère qui préside à sa formation, puisque c'est la mère qui détermine la valeur symbolique affectée aux éléments de cette chaîne : ce lien est donc formé par un mouvement de distanciation à l'égard du corps érogène au profit de la relation avec l'objet et de l'identification à l'objet. Cela implique que le travail du Moi infléchit le destin de la pulsion partielle dans le sens d'une progressive déssexualisation. Donc, pour l'homme normal, selon Freud, les rapports à l'argent se trouvent « entièrement libres d'influence libidinale » et sont exclusivement réglés « suivant les exigences de la réalité ».

L'observation de l'Homme aux loups fournit à Freud un développement crucial de sa théorie sur le statut symbolique de l'argent pour les sujets adultes qui n'ont pas atteint le stade génital.

Lorsque l'organisation pré-génitale est demeurée prédominante, que l'érotisme anal n'a pas été réélabore dans le cadre de l'organisation génitale, l'argent devient un support d'investissement libidinal important, donnant lieu à une condensation de sens multiples où se trouvent réunis aussi bien les objets pré-génitaux que génitaux : l'argent focalise la totalité de la libido, sur un mode régressif.

Dans son commentaire qui décrit les conduites de l'Homme aux loups par rapport à l'argent, on peut voir ce qui apparaît lorsque le processus d'évolution n'est pas accompli :

« Chez notre patient, à l'époque de la dernière de ses maladies nerveuses, ses rapports avec l'argent étaient troublés à un degré particulièrement grave et ce fait n'était pas le moindre facteur de son manque d'indépendance et de son incapacité à s'adapter à la vie.

Ayant hérité de son père et de son oncle, il était devenu très fortuné ; on voyait qu'il attachait beaucoup de prix à passer pour riche et rien ne le froissait autant que d'être sous-estimé à cet égard. Mais il ne savait pas ce qu'il possédait ni ce qu'il dépensait, ni ce qu'il lui restait. Il était difficile de dire s'il eût fallu le qualifier d'avare ou de prodigue. Il se comportait tantôt comme ceci, tantôt comme cela, mais jamais d'une façon suggérant des intentions logiques. D'après certains traits frappants, on aurait pu le prendre pour un ploutocrate endurci, regardant sa richesse comme son plus grand avantage personnel et ne laissant pas ses sentiments l'emporter un seul instant sur ses intérêts d'argent. Cependant, il n'estimait pas les autres d'après leur fortune et, en bien des circonstances, se montrait tout au contraire modeste, secourable et compatissant. L'argent était, en effet, soustrait chez lui au contrôle conscient et avait pour lui une signification toute différente »

(Freud, *l'Homme aux loups* 1918, p.379).

Nous constatons que, pour *l'Homme aux loups*, l'argent représente un objet sans limite – pour lequel tout compte est inutile - un support de fantasmes d'incorporation magique abolissant toute forme de différenciation et confirmant une illusion de toute-puissance. L'avoir en argent permet de soutenir le déni de la perte. L'interprétation de Freud rend compte de la condensation de sens et de l'amalgame de différentes composantes pulsionnelles orales et anales invalidant le fonctionnement psychique : il est clair que pour *l'Homme aux loups*, l'argent signifie aussi bien le sein inépuisable que l'excrément dont la perte est source d'angoisse. Ilana Reiss-Schimmel estime que, « plutôt qu'à évoquer des facteurs de fixation anale et de régression devant le conflit œdipien, le modèle psychopathologique gagnerait ici à prendre en compte une perturbation de l'ensemble du développement libidinal ».

Tout compte fait, pour Freud, la valeur symbolique qu'un individu attribue à l'argent est donc fonction de son niveau d'organisation libidinale. Toutefois, les modalités d'organisation de la libido n'étant pas fonctions d'alternative stricte, on observe souvent une oscillation entre les deux pôles, dont les variations aléatoires se repèrent entre les individus et même au sein de chaque individu à des moments différents.

La valeur symbolique accordée à l'argent par un patient va également renseigner aussi bien sur l'organisation de son Moi que sur la qualité du processus de symbolisation qui lui a donné naissance. Car Freud a introduit également l'argent dans une chaîne symbolique dont les éléments essentiels se qualifient comme source et objet de la pulsion. Donc l'argent se voit accorder un pouvoir organisateur de représentations au même titre que l'excrément, le pénis et l'enfant qui sont des objets marqués par les zones érogènes et le vécu corporel. Pour Freud, l'argent est donc une matière première au service de l'activité représentante de la pulsion, à l'instar des zones érogènes à partir desquelles s'organise le saut dans « le psychique »

Nous voyons donc que Freud nous invite à considérer le symbole argent dans une perspective qui s'attache à son efficacité structurale.

C'est pourquoi il a placé les relations financières au cœur même de la pratique thérapeutique et a écrit des considérations techniques à l'usage des psychanalystes.

PETIT INTERMÈDE POUR REPRENDRE SOUFFLE

Voici le tableau qu'a peint Juan Miro, en 1971, intitulé « Le Croc à Phynances », qui lui a été inspiré par Alfred Jarry, et son Père Ubu, pour qui deux principes gouvernent le Monde : la Machine à décerveler et la Pompe à Phynances. Ce couple fonctionne sur le mode des vases communicants : plus on pompe la phynance, plus le décervelage s'accroît. L'aspiration phynancière a pour finalité le décervelage absolu - l'apocalypse encéphalique - la phynance se substituant à la pensée.



LE CROC A PHYNANCES

LA RELIGION DU MARCHÉ

Comme l'écrit Roland Gori, psychanalyste et militant qui a créé le mouvement d'Insurrection des Consciences « l'Appel des appels »,

« Au nom d'un rationalisme économique morbide, une nouvelle colonisation des esprits envahit la planète. La religion du marché interdit de penser le monde autrement que comme un stock de marchandises ou de produits financiers. Pour réaliser cette nouvelle civilisation des mœurs, il fallait faire chuter la valeur de l'expérience et celle du récit - de la parole - qui la transmet. En faisant baisser le cours de la parole au profit de l'information, nous perdons le monde commun. En Occident, nous nous habituons à lâcher la démocratie pour l'ombre d'une technocratie qui organise insidieusement nos servitudes volontaires » (« La dignité de penser » 2012).

Avec l'air, la terre, l'eau et le feu, l'argent est devenu le cinquième élément avec lequel un être humain doit compter aujourd'hui.

Pour sauver les espèces menacées, pour sauver la planète du réchauffement climatique, pour sauver les malades du sida, pour sauver les enfants affamés, seulement quelques milliards auraient suffi... On a choisi de déverser des billions dans les machines à sous de la financiarisation...

POUR CONCLURE

Dans son livre « Auto-donation » (2004), Michel Henry écrit :

« L'intérêt de la psychanalyse, c'est qu'elle parle de tout ce que ce

monde de la modernité voudrait nous faire oublier : de nous-mêmes. Et elle en parle parce que ce « nous-mêmes », cette fulguration de la vie en nous, bien qu'elle s'accomplisse dans l'invisible, ne cesse de nous étreindre » (p. 75 : Entretiens et conférences, éd. Beauchesne).

Lorsqu'on regarde un enfant qui dort, la vie qui est là, sous nos yeux, n'est-ce pas ce souffle qui entre et sort de ce corps en repos, ce souffle qui nous a été donné à tous, sans aucune distinction, gratuitement ? Ce don qui nous a été fait à tous, n'a-t-il pas la précellence sur tout autre phénomène existentiel que nous pouvons percevoir ?

C'est bien dans les rares moments où la gravité de la vie peut nous saisir que nous approchons la pauvreté essentielle de notre existence, prise entre l'avoir et l'être, dans ce flux qui nous porte continûment de la naissance jusqu'à la fin.